



HAL
open science

La science de l'amour (II) : Exploration à caractère épistémologique pour l'expression d'une connaissance sensée à propos du désir

Fabrice Métais

► To cite this version:

Fabrice Métais. La science de l'amour (II) : Exploration à caractère épistémologique pour l'expression d'une connaissance sensée à propos du désir. *Chroniques phénoménologiques*, 2017, 7-8. hal-01766279

HAL Id: hal-01766279

<https://hal.science/hal-01766279>

Submitted on 13 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



La science de l'amour (II)¹

Exploration à caractère épistémologique pour l'expression
d'une connaissance sensée à propos du désir

Fabrice Métais

Maître de Conférences en Arts Plastiques

Aix Marseille Univ, CNRS, PRISM (Perception, Representations, Image, Son, Musique)

Nous poursuivons ici librement la nouvelle *La science de l'amour*, écrite par le grand poète et inventeur Charles Cros, et publiée en 1874 dans la *Revue du Monde Nouveau*. Le lecteur curieux pourra s'y reporter dans une réédition récente². Bref rappel des faits : le héros fut “amené à entreprendre l'étude *scientifique* de l'amour”. Refusant le sentimentalisme des “littérateurs”, il voulait “étudier l'amour [...] comme les savants sérieux”. Lors de ses premières recherches, il s'était employé à développer une approche de type empirique. Se munissant de divers appareils de mesure : thermomètres, cardiographes, compteurs de baisers, etc. il relevait toutes sortes de faits observables en accolant minutieusement ses instruments sur le corps de son cobaye, la douce Virginie, qu'il pensait alors amoureuse de lui. Quelle ne fut pas sa surprise lorsque – quand il pensait finalement avoir accumulé assez de données pour ériger enfin cette science nouvelle – il reçut de Virginie une lettre :

“Vous seriez un misérable, monsieur, si vous n'étiez pas si bête.

Oh ! comme je m'ennuyais chez mes parents depuis mes études au Conservatoire ! Vous n'avez pas compris que j'ai été bien heureuse de

¹ Cette nouvelle est dédiée à *ma Virginie*.

² Charles Cros, « La science de l'amour », in *Le caillou mort d'amour*, Ombres, 2006 (première publication dans *La Revue du Monde nouveau*, n°2, 1^{er} avril 1874), p. 20.

vous trouver pour sortir de la baraque paternelle. Merci tout de même, cher ami.

*Jules W***, votre ami, m'avait expliqué vos projets.*

Il faut que vous soyez bien jeune, sans en avoir l'air, pour croire que c'est là ce qu'on apprend avec les femmes.

À propos, j'ai trouvé tous vos instruments, tous vos registres. J'étais nerveuse (pourtant vous m'êtes bien indifférent !) et j'ai tout cassé, tout brûlé.

J'ai même découvert le mystère du scapulaire que vous m'aviez laissé. Vos thermomètres, vos hygromètres (c'est le mot, je crois), autant de mouchards, sont en miettes.

Et puis, quels renseignements auriez-vous eus d'après moi sur l'amour ? Vous m'avez toujours ennuyée au possible... Votre ami Jules m'avait amusée et peut-être émue, avec ses audaces bohémiennes. Vous, jamais...

Il faisait trop triste dans vos boudoirs à trucs.

Adieu, mon petit savant. Je vais me dégourdir sur les planches, à l'étranger. Un grand seigneur russe, moins sérieux et plus sensible que vous, m'emporte dans sa malle.

Virginie”

À la lecture de ce courrier, notre scientifique fut profondément affecté. D'une part, son programme scientifique venait de s'effondrer : l'ensemble des données recueillies devait être vide de tout amour. Là où il avait pensé observer les traces d'un désir, il n'y en avait jamais eu. Son approche empirique du sentiment avait ainsi montré ses profondes limitations. Mais ce qui devait le peiner plus profondément encore que la destruction de ses instruments et son fourvoiement épistémologique c'était, en lui-même, le départ de Virginie. Fait qui ne manqua pas de le surprendre, il semblait bien qu'à force d'avoir vécu dans la proximité de ses douceurs, dans le parfum de ses cheveux, les nuances de son sourire et l'intelligence de ses gestes, le cœur de notre scientifique s'était épris de celle qui maintenant était partie.

Voilà dans quel état Charles Cros nous laisse son héros : un peu penaud sans doute, mais au bord d'une découverte fondamentale pour son projet scientifique. Nous reprenons en ce point stratégique le récit de ses aventures : quand le départ précipité de Virginie avait laissé son cœur dans un trouble profond, celui de l'amour – celui de cette brûlure étrange qui, au creux d'une douleur, laisse poindre une sorte de joie proche de la vie elle-même – l'esprit scientifique de notre héros avait à saisir l'indubitabilité de ce sentiment comme une base nouvelle pour le fondement de sa science. “J'aime, sans aucun doute !” s'exclama-t-il. S'il devait maintenant apprendre quelque chose de l'amour ce devait être

à partir de sa propre expérience, et non à partir du sentiment – toujours suspect – d'autrui. Il reprenait déjà espoir – du moins quant à son projet scientifique. Quand le souvenir de Virginie inondait ses pensées, il fallait décrire cette inondation même, ce débordement, il fallait dire l'obsession qui se glissait dans le creux du moindre phénomène. Il lui sembla alors évident que la science de l'amour devait s'orienter vers une approche de type phénoménologique (approche qui, soit dit en passant, pouvait être encore une sorte de positivisme radical, puisqu'il s'agissait de considérer – en première approximation du moins – les faits de conscience).

Enthousiaste à l'idée de retourner “à l'amour même”, notre phénoménologue sauta dans un train pour Fribourg afin d'aller recueillir quelques conseils méthodologiques auprès du célèbre professeur Edmund Husserl.

Généreux, l'éminent professeur accepta de le rencontrer dans un établissement du centre ville. Nous ne pourrions rendre ici l'intensité de leurs échanges : la patience et l'indulgence de l'inventeur de la phénoménologie n'avaient d'égal que l'empressement de notre jeune chercheur à vouloir comprendre toutes les subtilités de cette science nouvelle de l'expérience. Lorsqu'ils avaient, chacun de leur côté, mis entre parenthèses la question de l'existence du monde, cela ne devait pas les empêcher de poursuivre leur discussion : bien au contraire – alors que semblait naître, entre le vieux professeur et notre scientifique, quelque chose comme le début d'une amitié – ils parcouraient gaiement, avec le renfort de leurs imaginations, la diversité des vécus. Ils les classaient, les décortiquaient, s'intéressaient à toutes les variations possibles, cherchant à en extraire des essences pures. Une petite inquiétude cependant se glissait dans le cœur de notre apprenti phénoménologue lorsque le *maître de Fribourg* semblait vouloir faire du désir une noëse parmi les autres : à notre amoureux, il semblait peu vraisemblable que sa Virginie puisse être seulement un noême. Avec discrétion, et pour ne pas interrompre la leçon, il dissimula cette petite gêne, la mettant au compte de son incompetence. Mais lorsque le vieux professeur lui exposa son approche savante de l'intersubjectivité et de l'empathie, l'embarras de notre phénoménologue débutant allait grandissant. Certes, il saisissait bien l'enjeu d'une telle analyse : elle devait garantir la communauté du monde et de ses objets, saisis par les multiples points de vue d'une multiplicité de sujets. Ne voulant pas froisser le vénérable professeur, il admit poliment que sa Virginie devait être, tout comme lui-même, une itération particulière de cette structure transcendantale d'ego. Cela ne paraissait finalement pas tout à fait absurde : il semblait bien que, lorsqu'ils allaient jadis en promenade autour de l'étang, elle voyait aussi bien que lui les grands

cygnes blancs qu'il prenait plaisir à lui signaler. Cependant qu'il admettait, submergé alors par la nostalgie douce amère de ses souvenirs, il ne put retenir une ruade : "Cher Professeur, voyez-vous, entre Virginie et moi, il n'y a rien d'inter-changeable ou de symétrique. Il n'y a aucune réciprocité dans notre relation, ou – devrais-je dire – dans notre absence de relation..." Il laissa échapper quelques sanglots devant le vieux philosophe, visiblement embarrassé par ces sensibleries. "Elle hante mes pensées du matin au soir. Elle est partout à l'horizon, et la nuit, c'est de son corps que je rêve, cet objet tridimensionnel, toutes ces facettes que je ..." Le *maître de Fribourg* préféra interrompre, d'un geste de la main, notre héros avant qu'il ne glissa plus avant dans ces impudeurs – typiquement française, sans doute – dont il n'était pas très friand. Il se leva, lui souhaita malgré tout bonne chance dans son entreprise scientifique, et prit congé.

Lorsque notre héros sortit de la taverne, reprenant ses esprits à la faveur d'un froid vigoureux, il se trouva circonspect : il devait bien y avoir du vrai dans le transcendantalisme du Professeur Husserl, pour autant il restait intimement persuadé que la vérité de son amour ne devait pas s'y laisser contenir.

Le lendemain, résolu à poursuivre son enquête, et bien décidé à tirer le meilleur profit de son voyage en Allemagne, il prit le chemin des collines en direction du chalet de Martin Heidegger. Quelques heures plus tard, et bien qu'il n'aimât pas être dérangé pendant son travail, le *penseur de la forêt noire* ouvrit généreusement sa porte à notre héros frigorifié, et – avec l'assentiment d'Elfride, son épouse – lui offrit un verre de schnaps. Quand notre jeune chercheur exposait pèle mèle les bribes de son projet scientifique et les mouvements chaotiques de son cœur endolori, le grand philosophe de l'analytique existentielle se laissait absorber, près de la fenêtre, par le spectacle de la nature en son manteau d'hiver, et, au loin, les enfants qui dévalaient, avec des cris de joie, les pentes enneigées sur leurs luges de bois. "Est-ce que vous êtes ensemble ?" demanda-t-il finalement, avec un sourire complice discrètement lancé en direction de sa compagne. "Malheureusement non..." soupira notre scientifique, "elle ne veut pas être avec moi, elle dit qu'elle n'est pas faite pour moi. De toute façon elle n'est pas disponible." Le grand philosophe de la différence ontologique souriait malicieusement, ce qui mettait mal à l'aise notre candide, qui malgré tout poursuivait : "mais moi, voyez-vous, je l'aime infiniment. Je donnerai sans hésiter la totalité de mon être pour ses yeux. La totalité..." Devant la mine dubitative du grand professeur, le jeune amoureux s'interrompit. Elfride toussa, puis, avec un brin d'ironie, interrogea le jeune homme : "mais comment ferez vous pour l'aimer quand vous ne serez plus au monde ?" Frappé

par la vitalité d'une si plate évidence, notre héros se ravisa : il devait bien y avoir quelque pacte secret entre l'amour et le monde. Sans aucun doute, il n'y aurait pas lieu de courir après les charmes de sa douce Virginie s'il n'y avait, entre elle et lui, les distances d'un monde. Pour autant, il lui semblait bien plus urgent de dire l'inverse : soit qu'aucun monde n'aurait de sens s'il n'était pas traversé par l'ardent enjeu d'un courir-après-l'autre, ou plus précisément d'un courir-après-Virginie. Il prenait bonne note de ces réflexions comme de sujets dont sa science de l'amour aurait à s'emparer.

Alors que l'auteur d'être et temps – voulant se rendre utile, sans doute – s'employait maintenant à décrire la phénoménalité des étants intra-mondains, notre héros fut soudainement saisi derechef par ses obsessions charnelles : quand Heidegger prenait l'exemple du marteau et du clou pour décrire l'utilisabilité et la préoccupation dans lesquelles ils se montraient, notre héros ne pensait plus qu'à Virginie et à l'insigne manualité de son corps céleste. C'était l'heure sans doute pour lui de remercier le professeur et son épouse. Il promit de lire avec attention les ouvrages du professeur, et reprit sa route.

Il quittait l'Allemagne avec un sentiment mitigé : certes il avait, grâce à ces illustres philosophes, découvert des manières plus radicales de questionner. Mais il n'était pas encore convaincu que ces méthodes, conçues pour aborder le monde et ses objets, l'être et les étants, lui permettraient d'approcher l'amour.

Il reprit espoir cependant en 1947 lorsqu'il se rendit au collège de philosophie de Jean Wahl pour assister aux conférences qu'y donnait le philosophe Emmanuel Levinas. Ce qu'il devait y entendre allait marquer un tournant décisif pour son projet scientifique : il existait donc une phénoménologie qui – si elle prenait le risque de s'aventurer aux limites du phénomène – pouvait atteindre le désir et rendre compte enfin de cette brûlure que Virginie avait laissée sur son cœur – cette brûlure qui ne cessait de s'intensifier, s'enflammant, à chaque pensée, de ses propres flammes. La phénoménologie pouvait approcher l'*eros* à condition qu'elle renonce à la prétention de vouloir le contenir entièrement dans ses filets. Il y avait dans l'*eros* un contact avec quelque chose – ou plutôt avec quelqu'un – qui s'échappait du phénomène, qui venait d'ailleurs, qui ne s'y laissait jamais enfermer et qui pourtant y laissait une trace majestueuse, envahissait la pensée, envahissait le possible, mordait à pleines dents sur le présent de l'apparition. C'était bien cela l'emprise de Virginie sur l'horizon phénoménologique de notre héros. Pour la première fois, il trouvait une description à la démesure de son émoi.

Ces découvertes provoquèrent d'abord en lui une délicieuse exaltation : sans aucun doute, la science de l'amour avait trouvé là de nouvelles ressources. Il partageait ces avancées, qu'il pensait bien décisives, avec ses meilleurs amis. Il s'immergeait, la tête la première, dans l'œuvre du grand philosophe de l'altérité – voyant en lui son maître – et assistait à chacune de ses conférences, au premier rang. Il alla même le rencontrer pour lui présenter son projet scientifique.

Il parla longuement de Virginie, de cette emprise qu'elle avait sur sa conscience, de cette profonde brûlure sur son cœur. Mais Levinas, le grand philosophe du rapport à l'autre, n'eut pas nécessairement, à l'égard de cet amour, la compassion que notre héros semblait attendre. Au contraire, avec grande délicatesse, le penseur de l'éthique invita notre héros à se dégriser urgemment de cette mauvaise passion. Il fallait penser aux autres, à toutes les tierces personnes, et ne pas se laisser hypnotiser par les ambiguïtés de l'*eros*. "L'amour isole le couple du reste de la société, lui dit-il, l'éloigne de l'éthique et de la justice." Cette leçon que lui donnait le vieux sage ne manqua pas d'attrister notre héros : lui qui n'avait jamais choisi d'être si profondément malade d'amour, lui qui ne voulait de mal à personne, il devait être maintenant coupable de ne pas assez écouter les autres. Levinas pensait sans doute apaiser les blessures de notre héros en le ramenant peu à peu à la raison, mais cela devait avoir l'effet absolument inverse, et ne faisait que souligner l'irréductibilité et la non-négociabilité de son sentiment. Son âme romantique ne pouvait concevoir l'amour que comme un absolu, ne souffrant aucune compromission. Il aimait Virginie plus que de raison, au-delà de toute justice, bien plus que le tiers et son humanité. La folie de l'amour s'était emparée de lui, et elle lui semblait alors infiniment plus signifiante que la raison du sage. Il en voulait à son maître d'avoir pour l'amour si peu d'ambition. Il lui en voulait d'être si bon, si irréprochable aux yeux de la justice. "Sur l'autel de la bien-pensance éthique, vous sacrifiez les brûlures du désir et leurs beautés dionysiaques" lança-t-il vengeur. Le vieux Levinas, qui avait déjà, depuis longtemps, parcouru ce chemin, et à qui les bravades de notre héros rappelait sans doute ses propres jeunes années, laissa planer un silence que notre jeune chercheur ne manqua pas d'interpréter comme un assentiment.

On le comprend, alors que l'inassouvissement de sa passion amoureuse le dévorait chaque jour un peu plus, notre scientifique s'enfonçait dans l'excès et le déséquilibre. Il restait malgré tout persuadé que sa science de l'amour progressait sur une bonne voie : elle serait une phénoménologie de la caresse et de la volupté, et elle devrait prendre acte de l'irresponsabilité de l'amour comme d'une détermination positive. Mais cependant que la science semblait progresser, de nouvelles inquiétudes devaient se faire jour : au sujet de sa scientificité même. Plus notre héros partageait ses résultats avec ses amis phénoménologues, plus cette petite communauté semblait confirmer qu'il y avait là du vrai quant à l'essence de l'amour, et plus, en fin de compte, ces recherches semblaient,

pour notre héros, se vider de leur sens quand Virginie – celle qui en avait été l’inspiration – s’en absentait peu à peu au profit de l’objectivation du connaître.

Pour notre héros amoureux, il semblait évident que la dimension ultime du sens ne pouvait être ailleurs que dans l’amour même : tout phénomène, tout acte de conscience ne pouvait trouver signification qu’à être hanté, pénétré, inspiré par le visage de Virginie, par cette insigne singularité. L’amour, indivisible, impénétrable – précédant la distinction de l’amant et de l’aimée – formait une monade, la monade reine, le lieu même du sens – le monde y était contenu. L’amour n’avait pas lieu dans le monde : le monde était la forme par laquelle se réalisait l’amour. Et la science donc, si elle voulait avoir un sens, devait être encore une de ses formes mondaines par lesquelles l’amour même se réalisait, soit une modalité du contact entre notre héros et Virginie. Elle ne pouvait pas se replier entièrement dans la tour d’ivoire du théorique sous peine de devenir totalement insignifiante : il fallait qu’à travers elle Virginie soit aimée.

Sur les traces de son amour, qui parcourait le monde avec son grand seigneur russe, notre héros s’était rendu en Californie. C’est là que, par hasard, la science de l’amour devait trouver quelques pistes nouvelles pour consolider son épistémologie. En effet, alors que les luttes féministes se déployaient maintenant sur le terrain des sciences et des savoirs, notre héros fit la rencontre de Sandra Harding et Donna Harraway, deux chercheuses militantes qui développaient alors une épistémologie engagée. Les scientifiques américaines furent d’abord méfiantes à l’endroit de ce petit bourgeois, blanc, mâle et hétérosexuel qui, de surcroît, prétendait – sans trembler – placer l’amour au-dessus de la politique, et qui, sans aucun doute, allait entretenir encore une conception phallogocentrique du désir. Poussé par ces accusations, notre héros dut s’excuser de n’avoir pu choisir qui il était, ni de qui il était tombé amoureux. Il confessa que si son amour avait été, de l’extérieur, conditionné, cela avait été transparent pour lui et il promit d’être attentif à l’avenir à ces forces transcendantes et aux injustices qu’elles engendraient. Aussi, elles l’invitèrent à admettre que de l’amour il n’avait connu que sa propre expérience et qu’il ne pouvait ainsi prétendre imposer à tous et à toutes ses théories. “Mais n’y aura-t-il alors jamais de science objective de l’expérience amoureuse ?” se désespérait-il. “Tout dépend de ce que l’on attend de l’objectivité”, répondirent-elles. “L’objectivité scientifique ne peut plus être aujourd’hui celle d’un surplomb absolu par rapport à ses objets. Le savoir est situé, incarné : la communauté scientifique n’est pas formée de sujets abstraits et inter-changeables, mais d’humains de chair et d’os qui ne peuvent produire du savoir qu’à partir de là où ils sont, de ce qu’ils sont – et non pas dans l’éther d’omniscience propre à un dieu par ailleurs mort depuis longtemps. L’illusion d’une objectivité scientifique absolument neutre a servi pendant de trop nombreux siècles les intérêts de la classe dominante. Il faut aujourd’hui assumer positivement son caractère intrinsèquement polémique : ce n’est que parce qu’elle est toujours déjà traversée par la responsabilité et l’engagement incarné du chercheur dans

une dimension sociale de lutte que la connaissance scientifique a véritablement un sens.” Notre jeune chercheur fut captivé par ces idées nouvelles : elles devaient sans aucun doute être réinvesties pour l’édification d’une épistémologie adéquate à son projet scientifique, une épistémologie grâce à laquelle ce projet pourrait enfin sortir de l’ornière de non-sens dans laquelle il semblait s’embourber. Pour signifier, cette science inédite n’aurait plus à réduire la singularité inhérente à l’amour : au contraire elle aurait à scander cette singularité irréductible comme son ultime signifiance. Cette science serait de part en part traversée, non pas par un engagement politique ou éthique, mais par le désir même. Ce serait une science relationnelle de la relation, une science incarnée de la chair, une science irresponsable mais désirante. Aussi cette science n’aurait pas pour refuge l’intersubjectivité d’un *nous* transcendant : elle serait une science solipsiste du rapport à l’autre. Une science non pas privée ou secrète, mais pour laquelle la communauté scientifique serait avant tout – en tant que système de répétition, espace de réverbération – la caisse de résonance d’un chant dont le sens serait indissociable de celle à qui il est adressé. L’intersubjectivité ne serait que le véhicule du rapport à l’altérité. Une science lyrique qui chante le monde à partir du point de vue de l’amour. Une science adressée, comme une main tremblante qui s’avance dans le noir, vers l’autre. Convaincu d’avoir touché là un point essentiel, il se rendit à son bureau, sur lequel était placée une photo couleur de Virginie, il prit sa plus belle plume pour écrire ce poème, une sorte de nouvelle qu’il intitula *La science de l’amour*.